

Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information

Saison 2, épisode 3 : Spécial festival, transcription

Durée : 38 minutes et 7 secondes

Lien article Balises : <https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-special-festival/>

Licence : [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

Rebeka Warrior (intro, extrait de l'épisode)

Et figure-toi que j'ai été bibliothécaire, c'est dingue ! Et d'ailleurs, mon comparse dans Sexy Sushi, Mitch Silver, a été bibliothécaire aussi, donc on était un duo de bibliothécaires. Donc voilà, j'adore les bibli. Dernièrement, je me suis dit : « Ah, mais c'est con parce que je lis plein de trucs, j'écoute plein de trucs. Il faudrait que je tienne un petit carnet où je note, puis que je fasse des résumés. » Ma grand-mère, elle faisait ça. J'ai retrouvé ses journaux où elle notait tout puis elle mettait un petit commentaire genre : « Pas très bien » ou : « Vraiment trop cucu ». En fait juste une petite note sur le livre, et j'ai trouvé que c'était intéressant qu'il faudrait que je reprenne ça.

Lauren Malka (voix off sur générique d'ouverture)

Vous écoutez Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures des milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, la Bibliothèque publique d'information. La Bpi est désormais installée dans le bâtiment Lumière à Paris, au 40 avenue des Terroirs de France, dans le 12^e arrondissement, le temps des travaux qui se dérouleront pendant 5 ans au Centre Pompidou. Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bpi.

Lauren Malka (fond sonore rue)

Aujourd'hui, mercredi 18 février, je suis devant la Gaîté Lyrique, à l'inauguration du festival Effractions édition 2026, et je m'apprête à rencontrer l'écrivaine Rebeka Warrior, autrice de toutes les vies chez Stock, juste avant sa conférence qui se déroule dans 30 minutes. Je monte les marches...

Lauren Malka

Bonjour Rebeka Warrior !

Rebeka Warrior

Salut ! Ça va ?

Lauren Malka

Ça va ! Merci de prendre ce quart d'heure de bulle auditive avec nous.

Rebeka Warrior

C'est que un quart d'heure ?

Lauren Malka

Oui, c'est un quart d'heure. C'est court, mais dans une demi-heure vous êtes attendue à la conférence avec Lauren Bastide, donc on va aller dans le studio d'enregistrement qui est là.

Rebeka Warrior

Ça marche, je te suis.

Lauren Malka

C'est parti !

Entrée dans le studio de podcast de la Gaîté Lyrique.

Rebeka Warrior

Ouah, le studio il est trop beau !

Lauren Malka

Rebeka Warrior, vous êtes musicienne, figure de la scène alternative. Vous avez reçu le Prix de Flore pour *Toutes les vies* chez Stock, un premier roman qui tient autant du journal de deuil que de l'incantation spirituelle. C'est un texte bouleversant dans lequel vous racontez le cancer et la mort de votre compagne Pauline, et la quête de sens littéraire, philosophique qui est la vôtre. Mon défi, ça va être de vous poser une seule question sur ce livre qui en soulève tellement.

Dans ce livre, vous écrivez qu'il vous faut « muer, changer de peau chaque matin », je vous cite. Un peu comme le serpent qui revient comme un motif dans votre livre, dans votre lit, dans vos nuits. Est-ce que l'écriture de *Toutes les vies* a été pour vous une façon de consigner, là aussi, c'est un mot que vous utilisez beaucoup... Consigner pour ne pas oublier, ou au contraire, une manière de vous débarrasser des mots pour faire peau neuve ?

Rebeka Warrior

Me débarrasser des mots, certainement, c'est important pour moi, en tout cas, de mettre sur papier ce que j'ai dans la tête. Ça me permet de mieux vivre les choses. Je pense que, oui, ce livre, il m'a permis vraiment un avancement, pour moi psychologique, assez intense, émotionnel, parce qu'il a été très très difficile à écrire, j'en ai vraiment chié. Mais j'ai fait aussi un énorme travail en l'écrivant, de relecture d'auteurs qui m'ont beaucoup aidée. Du coup, j'ai fouillé beaucoup de choses aussi sur le deuil, sur la maladie, et sur comment dépasser ça. Et je pense que ce livre m'a aidée à trouver quelque part des pistes pour voir un sens à la vie. Donc c'était important pour moi de le faire, c'était vital pour moi, de le faire.

Lauren Malka

Ces auteurs et autrices sont très présents dans le livre. Le festival Effractions, où vous êtes aujourd'hui, est organisé par la Bibliothèque publique d'information. Quel est votre rapport aux bibliothèques, Rebeka ?

Rebeka Warrior

Alors les bibliothèques j'adore ! Et figure-toi que j'ai été bibliothécaire, c'est dingue ! Et d'ailleurs mon comparse dans Sexy Sushi, Mitch Silver, a été bibliothécaire aussi, donc on était un duo de bibliothécaires... Ce qui ne fait pas trop sens, quand on écoute notre musique ! J'adore ça, j'adore les livres. Moi j'étais bibliothécaire à l'école quand j'étais aux Beaux-Arts. Je m'occupais de tout le stock qu'il y avait à l'école. Je gérais un peu tous les emprunts, les retours de l'école, et ça me passionnait. Et puis, plus jeune, j'habitais à Saint-Nazaire, j'avais ma carte et c'est un moment qui a été un peu décisif parce qu'on a commencé, je ne sais pas comment ça s'appelle, les bibliothèques pour les livres audio, je n'ai pas le nom.

Lauren Malka

Je ne crois pas que ça porte de nom, il faudrait l'inventer !

Rebeka Warrior

Je crois qu'il y avait un nom à Saint-Nazaire... C'était à un autre étage.

Lauren Malka

Il y a la médiathèque... Sonothèque ?

Rebeka Warrior

Du coup j'ai commencé vraiment à kiffer la littérature par le son, moi je lis pas ouf bien, donc ça a été une porte d'entrée assez géniale d'aller prendre les CD de Zarathoustra, lus par Michael Lonsdale... J'ai comme ça une collection de livres audio assez phénoménale, et j'avoue que je continue à adorer ça, c'est ma grosse passion les livres audio. Donc voilà, j'adore les bibli ! D'ailleurs, dernièrement, je me suis dit : « Ah, mais c'est con parce que je lis plein de trucs, j'écoute plein de trucs. Il faudrait que je tienne un petit carnet où je note, puis je fasse des résumés. » Ma grand-mère, elle faisait ça. J'ai retrouvé ses journaux où elle notait tout puis elle mettait un petit commentaire genre : « Pas très bien » ou « Vraiment trop cucu ». En fait, juste une petite note sur le livre. J'ai trouvé que c'était intéressant, qu'il faudrait que je reprenne ça.

Lauren Malka

Je vous ai demandé aussi de choisir un livre qui a beaucoup compté pour vous, qu'est-ce que vous avez choisi ?

Rebeka Warrior

J'ai choisi Marc Aurèle. Mais là je ne trouve pas mes lunettes, donc j'espère que tu ne vas pas me demander de le lire. Marc Aurèle, en fait, ce livre-là, il m'a donné l'impulsion... Enfin, dans mon livre, je parle d'énormément de livres, puisque je considère les auteurs et autrices comme des aidants et des aidantes. Je suis accompagnée constamment par eux. Mais il y a quand même deux livres qui sont plus ou moins des déclencheurs. Il y a Brigitte Giraud, parce que j'ai lu son livre *Vivre vite* et je me suis dit : « c'est le moment d'écrire mon livre. » Il y avait comme une urgence.

Mais c'est quand même par Marc Aurèle que j'ai commencé à écrire. C'est un livre qui me suit depuis hyper longtemps parce que c'est un livre où il consigne. Bon, Marc Aurèle c'est un empereur, il est né en 181 je crois, donc c'est *old school*. Et il ne voulait pas être empereur, il voulait être philosophe. Donc tous les jours il notait ses pensées. C'est assez spécial parce qu'il ne note pas en disant « je me suis dit que... » Il dit « si tu... ». Il parle à la deuxième personne. C'est un journal qui est ouvert sur les autres. Et aussi il consigne tout avec beaucoup de recul. Ça m'a donné envie de consigner moi-même, de noter moi-même dans mes carnets, tout ce que je ressentais, etc. Je pense que c'est une excellente méthode pour, comme on fait du sport, aller bien. C'est essentiel pour moi l'écriture tous les matins et Marc Aurèle le précise bien.

Lauren Malka

C'est ce que vous faisiez déjà depuis l'âge de 7 ans en tous cas. C'est ce que vous dites dans *Toutes les vies*.

Rebeka Warrior

Oui. Je n'ai pas lu Marc Aurèle à 7 ans, pas du tout du tout, je lisais Astérix comme tout le monde ! Mais quand même, je notais des trucs dans mon carnet assez jeune et quand j'ai découvert Marc Aurèle, je me suis dit : « Ah, je comprends mieux pourquoi je le fais. » On

a un instinct qui nous pousse à faire ça, et cet instinct, il faut vraiment l'écouter. Enfin, moi, il me semble que ce serait bien que tout le monde le fasse.

Lauren Malka

Vous voulez nous lire un extrait ?

Rebeka Warrior

Oui. Alors voilà. Hop, mes lunettes ! J'ai le temps ? J'ai pris huit pages ! Non, je déconne ! (rires).

Rebeka Warrior (Lit un extrait des *Pensées pour moi-même*, de Marc Aurèle)

Si les âmes survivent, comment l'air peut-il les contenir depuis l'éternité ? Et comment la terre contient-elle les corps de ceux qui y sont inhumés depuis une éternité aussi longue ? De même qu'ici-bas, en effet, leurs changements et leurs dissolutions, après une période indéterminée, font place à d'autres cadavres. De même, les âmes transportées dans l'air, après s'y être maintenues quelque temps, se modifient, se dissipent et s'enflamment pour être recueillies dans le principe séminal du tout, et laissent ainsi la place à celles qui viennent habiter avec elles. Voilà ce qu'on pourrait répondre à l'hypothèse de la survivance des âmes. Il faut d'ailleurs considérer non seulement la multitude des corps ensevelis de cette manière, mais aussi celle des êtres vivants que nous mangeons chaque jour, nous et les autres animaux. Quelle quantité est ainsi consommée et, en un sens, ensevelie dans les corps de ceux qui s'en nourrissent ? Et pourtant, il s'y trouve assez de place, grâce à leur transformation en sang, grâce à leur changement en vapeur ou en matière ignée. Quelle est à ce sujet l'enquête de vérité, la division entre le matériel et la cause formelle ?

Rebeka Warrior

C'est chic, non ? Je peux vous en lire un autre ? Je pars en sucette, là. Parce qu'il met tout ça, tu vois, il met tout en chapitre. À la suite, il n'y a pas de sens, ça part dans tous les sens. Donc je trouve ça aussi assez cool de voir que d'un paragraphe à l'autre, ça n'a pas de rapport.

Rebeka Warrior (lit un autre extrait des *Pensées pour moi-même*)

Cesser de tourner comme une toupie, mais à l'occasion de toute impulsion à agir, accomplir ce qui est juste, et à l'occasion de toute apparition mentale, s'en servir à ce qui correspond exactement à la réalité.

Rebeka Warrior

Le premier extrait, c'est une interrogation que je trouve vraiment intéressante. Je trouve qu'il devrait y avoir des débats régulièrement où on peut parler d'où vont les âmes après la mort, de ce que deviennent nos fantômes. Je trouve ça bien aussi qu'il parle des animaux qu'on mange et qui sont en nous, dans notre sang et qui sont intégrés. Il y a quand même une idée du cosmos. Pour les Stoïciens (Marc Aurèle arrive juste après les Stoïciens), il y a beaucoup cette idée du grand tout et du cosmos. Je trouve ça assez beau. Puis l'extrait suivant, il me fait penser à la méditation Zazen, qui dit qu'il faut s'en tenir juste à ce qu'on voit et à être dans l'instant présent.

Lauren Malka

« *Pensées pour moi-même* », c'est le titre d'un chapitre de votre très beau roman, Rebeka Warrior. *Pensées pour moi-même*, de Marc Aurèle. L'édition que vous avez entre les mains, c'est l'édition Rivages poche. Vous avez lu, je crois, le chapitre 21, page 96.

Rebeka Warrior

Oui, puis j'ai lu le 22 aussi.

Lauren Malka

Et le 22. Et l'édition qui est à la Bpi est suivie du *Manuel* d'Epictète. C'est l'édition de 1964, parue chez Garnier Flammarion, traduit du grec ancien par Mario Meunier.

Lauren Malka

Merci Rebecca Warrior ! Je vais vous accompagner pour votre entretien avec Lauren Bastide. Mais le festival continue, on se retrouve les prochains jours ?

Rebeka Warrior

Ça marche, bye bye !

(Sortent du studio, bruit de fond du festival. Extrait du discours d'introduction du festival par Blandine Fauré, bibliothécaire à la Bpi)

Blandine Faure

Merci beaucoup. C'est vraiment une aventure collective. Et vous dire, redire, le plaisir de voir le Festival Efractions s'installer ici à la Gaîté Lyrique, c'est une grande joie. Donc merci beaucoup aussi d'être présents, présentes en nombre, ça fait très plaisir. C'était aussi une très grande joie d'accueillir notre première invitée à la Gaîté Lyrique, Rebeka Warrior, qui a, on peut dire, marqué la rentrée littéraire 2025 avec son très puissant texte *Toutes les vies*. J'espère qu'on se retrouve tout à l'heure, je vous souhaite un très bon début de Festival, merci beaucoup !

(Applaudissements du public)

(Bruit de fond du festival. Samedi 21 février. James Noël, poète, et Nicolas Repac, guitariste répètent pour la lecture musicale qui aura lieu plus tard dans la journée)

James Noël (en répétition, sur fond de mélodie jouée à la guitare)

« J'ai eu la peur d'effacer le nom, j'ai eu la peur d'effacer mon nom avant de voir le sable... »

Lauren Malka (voix off)

Nous sommes samedi 21 février, je suis de retour à la Gaîté Lyrique pour la suite du festival Efractions. Et j'attends que James Noël ait terminé la répétition de sa lecture musicale de ce soir pour l'interviewer dans le studio d'enregistrement de la Gaîté Lyrique. Juste après lui, je rencontrerai Stéphanie Arc, Louise Browaeyns et Adèle Rosenfeld, qui participent aussi aux conférences de cette journée très riche.

James Noël (en répétition, sur fond de mélodie jouée à la guitare)

« Arabes, étrangers, nomades de seconde ligne des rivières de sang de la planète Terre. »

Lauren Malka

C'est bon pour vous ?

James Noël

Oui !

Lauren Malka

Bonjour James Noël !

James Noël

Bonjour Lauren !

Lauren Malka

Merci de prendre le temps de cette bulle auditive avec nous, avant votre lecture musicale qui aura lieu tout à l'heure. Je vais vous emmener dans le studio de podcast de la Gaîté Lyrique. Vous me suivez ?

James Noël

Je vous suis.

(Entrent dans le studio de podcast de la Gaîté Lyrique)

Lauren Malka

James Noël, vous êtes poète et romancier, vous avez été pensionnaire de la Villa Médicis, et vous êtes l'auteur d'une œuvre foisonnante et majeure. On vous connaît notamment pour le souffle poétique solaire que vous déployez dans vos romans comme *Belle Merveille*, vos recueils comme *Cheval de Feu*, en puisant à chaque fois votre force dans les violences et les révoltes de votre terre d'origine, Haïti. Vous publiez aujourd'hui *Paons* aux éditions Au diable vauvert. C'est un recueil de poèmes qui se lit comme une déambulation. Il s'ancre dans la réalité de Port-au-Prince, une ville tatouée de balles, écrivez-vous. Mais c'est aussi un voyage vers d'autres villes, d'autres exils. Le paon est un motif que vous déclinez, dans le livre, comme « un oiseau racine qui se fait déplumer ». Vous y écrivez qu'à 40 ans passés, vous comptez plus de cadavres que de poèmes. Et pourtant, je trouve que ce livre est rempli d'espoir. Est-ce que ce livre est une façon de « chialer en couleur », comme vous l'écrivez si joliment, sur votre pays ?

James Noël

Oui, merci de cette présentation. L'état du monde... À Haïti, je considère Haïti comme une métaphore du monde. Je fais focus sur Haïti aujourd'hui, malgré ce qui se passe en Ukraine, malgré ce qui se passe en Palestine. Et le poète, il est un peu dépositaire de tout ça. Je me souviens, dans *Belle merveille*, et je parlais du poète comme d'un sismographe qui capte des vibrations, qui capte tout. Et pour revenir au livre, à *Paons*, c'est à mon corps défendant, c'est comme un prolongement de tout ce qui me traverse, les grands tremblements. Et là aujourd'hui, après le tremblement de terre de 2010 en Haïti, nous sommes dans une situation extrême, inattendue, qui est la gangrène, c'est-à-dire les gangs qui prospèrent. Ce n'est plus les arbres qui font forêt en Haïti, là c'est les gangs, des forêts d'armes qui vampirisent la vie d'un peuple : des femmes qui sont violées, des jeunes filles qui sont violées, des populations entières qui quittent leur quartier. Aujourd'hui, à quoi ça sert d'être poète, d'être écrivain ? Il n'y a plus vraiment d'espace, même pour lire ses poèmes, comment dire, pour propager le rêve, tout ça. Et ce livre déjà, en le fait d'écrire *Paons*, qui sonne aussi comme une balle, pan pan pan... En Haïti, en marchant à Port-au-Prince, la vie continue, la fête continue aussi. Mais on entend constamment des balles perdues, il y a une normalisation de l'horreur. Écrire ce livre, pour moi, c'est comme ma manière à moi, ma formule à moi de comptabiliser les menues souffrances d'Haïti en gardant constamment l'œil ouvert sur la beauté, parce qu'il y a des massacres régulièrement. Ce livre justement raconte tout ça sans perdre de vue la beauté.

Lauren Malka

La beauté notamment par la poésie. Le festival Effractions est organisé par la Bpi, l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe. Quel est votre rapport aux bibliothèques, James Noël ? Est-ce que c'est une de vos boussoles ? Vous utilisez beaucoup ce mot dans votre livre.

James Noël

C'est Frankétienne, que je cite souvent, grand poète haïtien, et grand poète du monde tout court, qui me conseillait quand j'étais jeune poète et me disait : « Tu es trop maigre, viens faire du sport chez moi ». Il me passait des haltères pour que j'aie plus de muscles. Intellectuellement aussi, il me conseillait dans ce sens, en disant qu'un poète est un intellectuel avant tout, qu'il doit être un bibliovore, qu'il doit dévorer les livres. Et moi, j'ai eu la chance : mon premier boulot officiel, j'étais bibliothécaire au centre culturel Pyepoudre. C'est un couple d'amis, lui poète, et sa femme, Aliette, qui me disaient « James, tu vois, tu dois aller au cinéma, il y a plein de choses que tu peux faire. » « Il y a un poste qui se libère dans une bibliothèque, je pense que si tu envoies ta candidature, peut-être que tu seras engagé ». Et j'ai écrit une lettre et en une semaine la responsable de cette bibliothèque, qui est devenue une grande amie, qui est une conteuse, m'a convoqué. J'ai passé une audition et j'ai appris sur le tas pour devenir bibliothécaire. Mon premier métier c'était d'être bibliothécaire. Et évidemment ça crée un petit vice, être grand lecteur vicieux de manière professionnelle, pour dire que c'est plus qu'un rapport. C'est inscrit dans mon parcours. Ça fait partie de mon être au monde.

Lauren Malka

C'est en tout cas un vice prometteur puisque juste avant vous, dans le même épisode, Rebeka Warrior a aussi commencé par être bibliothécaire avant d'être musicienne et écrivaine. Ça crée des vocations. Je vous ai demandé, James Noël, de choisir un livre qui compte pour vous et qui compte dans l'écriture de *Paons*. Quel livre avez-vous choisi ?

James Noël

J'ai choisi *Gouverneurs de la Rosée*, parce que ce livre est un petit miracle à différents titres. Et l'auteur du livre en soi aussi est un homme miracle, Jacques Roumain. Cet homme qui a eu une existence un peu brève, qui est mort à 37 ans. Et *Gouverneurs de la rosée*, c'est son livre posthume, un chef d'œuvre absolu.

Il fait partie des personnes comme Baldwin, qui n'est pas juste un auteur découvert comme ça. C'est une conscience, c'est-à-dire quelqu'un qui ouvre des portes, plein de portes. Qui t'expose au monde et te fait comprendre des grands enjeux et des grandes problématiques. Jacques Roumain, il est né en 1907. Il a appris à lire Nietzsche en allemand, à l'âge de 15 ans, pour vous montrer un peu le phénomène que c'était. C'était un révolutionnaire. Il n'y a pas d'autres phénomènes comme ça. À 18 ans il a écrit le manifeste du Parti communiste haïtien. C'est le fondateur du Parti communiste haïtien. Après, il est devenu ethnologue. C'est aussi un scientifique et un grand poète. Il a écrit *La Montagne ensorcelée*, plusieurs nouvelles et des recueils de poèmes, *Bois d'ébène*, et puis *Gouverneurs de la rosée* qui est sorti après sa mort. Dans sa vie, dans sa brève vie, il a eu au moins quatre ans d'emprisonnement, beaucoup d'exil, une vie très agitée, une vie très inspirante, je le considère comme un Christ athée.

Je reviens à *Gouverneurs de la rosée*, qui est un roman. Moi, en tant que jeune à l'époque, dans les années 2000, je tombe sur ce roman. Dans Haïti, on a deux langues officielles, le créole et le français, avec des rapports compliqués, vu l'histoire d'Haïti. Et puis, il y a cet homme, ce magicien, parce que là, on peut voir la magie. On ouvre *Gouverneurs de la rosée*, il y a un métissage, un brassage, du créole et du français. Ces deux langues font du corps à corps, c'est comme une confluence. Et moi, tout de suite, je

comprends ce que ça veut dire être poète, rendre l'impossible possible. Et beaucoup de gens se sont inspirés, beaucoup d'autres auteurs se sont inspirés de Jacques Roumain, des écrivains de la créolité : Chamoiseau, Raphaël Confiant...

C'est extraordinaire, n'importe quel francophone, un Français ou un Sénégalais peut comprendre sans problème. *Gouverneurs de la rosée*, ce n'est pas du tout un livre d'expérimentation linguistique, sauf que, dans une fluidité verbale, linguistique, il y a tout ça. Et puis il y a la trame. Les personnages centraux, Manuel et Annaïse, qui sont un couple, on dit que c'est le couple du lendemain, évoluent dans le village Fonds-Rouge. Manuel, il vient d'un exil de 15 ans, il était à Cuba comme planteur de canne et quand il est rentré dans son village natal, il trouve son village complètement en proie à la misère, complètement désespéré et surtout dominé par la sécheresse et la division, la haine. Comme à Cuba il a fait des expériences, des rencontres, le voyage ça forme, comme on dit, il a eu une place de leader grâce à sa rhétorique pour commencer à rassembler les gens. Comme il passe son temps à essayer de défricher pour trouver une source, pour faire revenir, irriguer le village, évidemment, quand tu veux bien faire, c'est pas sans combat. Et à la fin du livre, il est poignardé, et son rêve continue à travers Annaïse qui est enceinte, qui va donner naissance à un enfant. On sent que Manuel, son enfant et sa vision ont prospéré pour avoir gain de cause sur toute la haine. Donc c'est un livre qui m'a énormément inspiré, pas seulement par rapport à l'histoire : c'est aussi un roman extraordinairement écologique avant la lettre. Et puis, voilà, cette langue qui est exceptionnelle, qui est intemporelle.

Lauren Malka

On vous sent très ému en en parlant, est-ce que vous voulez nous lire un petit extrait ?

James Noël

Bien sûr.

James Noël (lit un extrait de *Gouverneurs de la rosée*, de Jacques Roumain)

Mais la terre, c'est une bataille jour pour jour, une bataille sans repos, défrichée, plantée, sarclée, arrosée jusqu'à la récolte. Et alors tu vois ton champ mûr, couché devant toi, le matin, sous la rosée. Et tu dis, moi, untel, gouverneur de la rosée, et l'orgueil entre dans ton cœur. Mais la terre est comme une bonne femme. À force de la maltraiter elle se révolte. J'ai vu que vous avez déboisé les mornes, la terre est toute nue et sans protection. Ce sont les racines qui font amitié avec la terre et la retiennent. Ce sont des manguiers, les bois de chêne, les acajous qui lui donnent les eaux pour sa grande soif et leur ombrage contre la chaleur de midi. C'est comme ça et pas autrement.

Lauren Malka

Gouverneurs de la rosée, de Jacques Roumain, est disponible à la Bpi dans l'édition de 2015 parue chez Orphie. Merci James Noël ! On vous libère parce que vous êtes attendu pour répéter votre lecture musicale avec Nicolas Repac, c'est ça ?

James Noël

Oui, Nicolas Repac.

Lauren Malka

Merci beaucoup !

James Noël

Merci Lauren.

Lauren Malka

Et pendant que James Noël prépare sa lecture musicale, on reste sur le thème du lien au vivant, à la terre, grâce à trois écrivaines qui s'installent autour de cette table, Stéphanie Arc, Louise Browaeyns et Adèle Rosenfeld. Bonjour à toutes les trois.

Louise Browaeyns, Stéphanie Arc et Adèle Rosenfeld

Bonjour !

Lauren Malka

Stéphanie Arc, bonjour. Vous êtes journaliste, scientifique et enseignante, formée en sciences et en philosophie. *Comment je n'ai pas sauvé la Terre* est une fiction-enquête drôle et inquiétante à la fois, où on suit une narratrice intriguée par des lambeaux de plastique dans des champs bretons et qui décide de s'infiltrer dans le milieu maraîcher, c'est aux éditions Rivages.

Lauren Malka

Louise Browaeyns, vous êtes romancière mais aussi ingénieure agronome et autrice de plusieurs essais et romans sur l'écologie. Vous publiez *Bleu comme la rivière*, un roman aux éditions Phébus. C'est un texte inclassable, un livre-rivière écrivez-vous, qui interroge l'effondrement du vivant mais aussi la maternité, la possibilité d'élever des enfants dans ce monde, le rapport au désir, le tout avec une liberté littéraire et de ton absolument unique, c'est réjouissant.

Lauren Malka

Adèle Rosenfeld, vous aviez marqué les esprits avec *Les Méduses n'ont pas d'oreilles*, et vous revenez avec *L'Extinction des vaches de mer* chez Grasset. Vous racontez notamment la disparition documentée d'une espèce marine, découverte au 18^e siècle par le naturaliste allemand Georg Wilhelm Steller qui lui donnera son nom, la Rhytine de Steller. Disparition ou plutôt extermination par l'homme en moins de 30 ans. C'est à la fois un roman d'aventures, une méditation mélancolique qui nous interpelle sur l'importance qu'on accorde, ou pas, à ce qui disparaît.

Lauren Malka

Vous intervenez toutes les trois dans moins d'une heure pour le festival Effractions, dans une conférence sur le vivant. Donc le chronomètre est lancé !

J'ai une question commune sur vos trois livres. Chacune à votre manière, vous observez des pertes, des destructions. L'empoisonnement des sols par le plastique chez vous, Stéphanie. L'extinction d'une espèce chez vous Adèle. L'assèchement de nos rivières intérieures et extérieures chez vous, Louise. Le thème de ce festival, c'est la littérature du réel. Est-ce que, pour toutes les trois, la littérature peut changer quelque chose pour conserver la mémoire de ce qui disparaît ou bien pour ré-ensauvager le monde ? C'est votre expression, Louise Browaeyns. On commence par vous.

Louise Browaeyns

Alors vu qu'il y a de moins en moins d'animaux sur Terre, j'ai envie d'en mettre dans les livres. J'ai l'impression que si on repeuple ou qu'on réinsulte de la bibliodiversité, ça va avoir un impact sur la biodiversité.

J'aime bien les liens qu'entretiennent les livres avec le réel et je suis peut-être optimiste, mais j'espère qu'il y a un dialogue et que ce qu'on met dans les livres me permet de faire fleurir, on va dire, notre imaginaire et ensuite le monde. Et d'ailleurs dans le texte, il y des scènes parfois que j'ai écrit avant moi-même de les vivre. Deux scènes en particulier, comme si vraiment la littérature avait une valeur performative.

Lauren Malka
Stéphanie Arc ?

Stéphanie Arc

Oui, moi j'ai le sentiment que la littérature, en tous cas ce qu'elle m'a permis de faire, c'est d'attirer le regard sur ce qu'on ne voit pas, ou ce à quoi on n'accorde pas forcément de l'attention, notamment ces fameux lambeaux de plastique qui jonchaient les falaises bretonnes où je me promène très souvent. Donc ça permet d'attirer l'attention sur des choses qui paraissent aussi parfois peu intéressantes.

Je pense que ça c'est un rôle fondamental de la littérature, d'une part, et d'autre part, pour ce roman, ça m'a aussi permis de dévoiler des choses que les gens ne savaient pas, que je ne savais pas moi-même, en menant cette enquête scientifique aussi, puisqu'elle est basée sur des entretiens, et donc de savoir ce que devenaient ces morceaux de paillages, puisqu'il s'agit de paillages agricoles, et qu'est-ce qu'ils deviennent quand ils se dégradent, quelles pollutions ça pourrait produire. Et tout cela n'était pas du tout connu ou très peu, donc ça m'a permis de déterrer, si je puis dire, des connaissances ou de les produire aussi, et donc la littérature, quand elle est documentaire notamment, peut aussi permettre de produire du savoir ou des connaissances.

Lauren Malka
Et vous, Adèle Rosenfeld ?

Adèle Rosenfeld

Moi je me suis intéressée à un animal disparu qui a été découvert par un zoologue au 18^e siècle. Et c'est saisissant comment la découverte et l'extinction se superposent dans cette histoire. Et je crois que justement en proposant un texte qui est très court, très ramassé dans le temps, puisque ce qui correspond à la violence avec laquelle la durée de vie est très courte entre la découverte et l'extinction, c'était seulement 27 ans, je crois qu'on fait l'expérience de ce que c'est que l'extermination en tant que telle, la fulgurance que c'est, parce que l'idée du texte c'était qu'on s'attache à cet animal, donc il y avait vraiment quelque chose de très sensoriel autour de l'animal et qu'en même temps on assiste impuissant à sa disparition.

Donc c'est une expérience qui en soi peut être emmagasinée par notre regard, par notre nostalgie, qui ensuite peut nous influencer en tant qu'habitants terriens, je crois qu'il y avait aussi cette dimension-là dans le texte.

Lauren Malka
Ce festival est organisé par la Bpi. Que représentent les bibliothèques pour vous ? Est-ce que vous avez des souvenirs de bibliothèques ? Est-ce que pour vous c'est un lieu où on cherche à comprendre pourquoi pas l'histoire du crime écologique, des lieux où on apprend à survivre ? Adèle Rosenfeld vous gardez la parole.

Adèle Rosenfeld

Je crois que c'est des lieux aussi où la littérature survit, parce que c'est l'endroit de la gratuité, où on peut accéder à tout un tas de ressources absolument colossales. Et puis c'est aussi des îlots de silence dans des villes très bruyantes, donc des îlots où il y a énormément de projets qui sont portés. Je pense notamment aux pôles sourds, par exemple, de la Ville de Paris, où il y a énormément d'événements en langue des signes. Il y a beaucoup de sourds qui viennent là pour parler la langue des signes, pour porter cette culture, ça se fait essentiellement dans les bibliothèques de la Ville de Paris.

Lauren Malka

Louise Browaeyls ?

Louise Browaeyls

Alors bibliothèque, moi, ça m'évoque tout de suite un refuge, un endroit où on échappe un peu à la surveillance. J'ai moi aussi un rapport très intime et très ténu aux bibliothèques de Paris. Dans le texte, je dis même que j'y vais parfois maquiller un talon aiguille et chercher mes réservations. Et bibliothèque, ça m'évoque aussi la petite bibliothèque municipale de Sainte-Luce-sur-Loire, parce que les livres, c'est aussi beaucoup lié à ma mère et que c'était la bibliothèque de mes parents. J'y ai vraiment grandi, cette bibliothèque existe encore. Et je dis souvent que j'ai grandi entre le jardin et la bibliothèque, et donc je ne sais pas trop où entre les deux. Mais cette bibliothèque m'a beaucoup marquée...

Lauren Malka

Et vous Stéphanie Arc ?

Stéphanie Arc

Je repense à un des premiers livres qui m'ont marquée finalement, je crois que je le cite d'ailleurs dans le roman, c'est *1984*, que j'avais emprunté à la bibliothèque, je devais avoir une dizaine d'années. Je crois c'était la version abrégée, parce que j'ai relu la version et ça ne m'évoquait pas les mêmes souvenirs. J'avais même fait une lecture à voix haute. Et puis sinon, en tant qu'adulte, c'est vraiment une caverne d'Alibaba pour moi et notamment, c'est vrai, les bibliothèques de la Ville de Paris, même si à Toulouse maintenant, où je suis beaucoup plus souvent, il y a aussi des réseaux incroyables de bibliothèques... Mais c'est vrai que c'était une des raisons pour lesquelles... c'est un des arguments pour lesquels j'avais du mal à quitter Paris, c'est que j'avais peur (*rires*) de perdre cet accès à ce réseau qui est vraiment un réseau... Il y a la réserve centrale qui est aussi vraiment magique, qui fait notamment penser à *1984*.

Et la deuxième chose, oui voilà, c'est en vérité comme une extension de ma bibliothèque. Je les trimballe un peu partout, mes livres, parfois je les emmène à Toulouse, je les ramène à Paris, ça voyage beaucoup. Je crois que le plus grand nombre de livres que j'ai vus c'étaient 52 livres dans ma valise donc c'était un sport athlétique presque !

Lauren Malka

Je vous ai demandé d'en choisir un de livre, justement, un livre qui a compté pour vous ou dans la construction de votre livre. Stéphanie Arc, vous gardez la parole...

Stéphanie Arc

Oui, alors j'ai choisi un livre de Julia Deck, c'est *Viviane Élisabeth Fauville*. C'est son premier roman, il est sorti chez Minuit en 2012. Alors ce qui est intéressant, c'est que l'inspiration se faufile par mille chemins différents, parce que le thème du livre n'a absolument rien à voir avec le mien.

C'est l'histoire d'une quadragénaire en pleine crise existentielle, qui est très parisienne, c'est presque une femme haussmanienne, enfin qui habite Paris, donc rien à voir avec les pieds dans la terre de mon roman en l'occurrence. Et elle est en crise existentielle parce qu'elle vient d'être quittée par son mari, elle a un enfant en bas âge et donc elle pète un câble. Elle va chez son psy en urgence et finalement elle l'a tué, elle ne l'a pas tué, on ne sait pas, tout le livre est basé sur cet événement tragique, puisque le psy est réellement mort et qu'il a été assassiné.

Ce qui m'a inspirée, c'est le fait que la narratrice ne sait pas si elle a tué quelqu'un ou pas. Et le roman est construit là-dessus, ça a été vraiment un déclic absolu. Évidemment il y a le côté enquête, puisque c'est un livre de littérature blanche mais c'est une sorte de polar

en fait, en quelque sorte. Une enquête policière, un peu à la Robbe-Grillet, si vous voulez, donc dans la même tradition des éditions de Minuit. Du coup j'ai bien aimé aussi ce jeu, puisque je définis un peu le mien comme un polar agricole... C'est une sorte polar en fait, mais ce n'est pas vraiment un polar, mais ça joue comme ça avec les frontières. Et la dernière chose qui a été très importante, c'est cette espèce de flou dans la narration. C'est-à-dire qu'on ne sait pas si elle est fiable. Elle raconte des choses mais elle-même est complètement confuse, alors que l'écriture est extrêmement précise et rigoureuse, ce qui est quelque chose qui m'importe énormément dans mon écriture aussi, la précision et le peu de mots, la densité... Et donc c'est à la fois la narratrice... Et... Je m'arrêterai là, parce que je pourrais en parler longtemps, mais il y a cette espèce de flou dans la narration, on est avec elle, mais on ne sait pas trop si ce qu'elle dit est vrai. Il y a un travail sur la mémoire et ça aussi c'était très important, comment on raconte quelque chose qu'on a oublié... Donc il y avait toutes ces choses mêlées.

Lauren Malka

Merci ! *Viviane Élisabeth Fauville* de Julia Deck. C'est aux éditions de Minuit, et c'est paru en 2012 vous l'avez dit. Adèle Rosenfeld, à vous !

Adèle Rosenfeld

Moi j'ai choisi de parler de Sebald, *D'après nature*, qui est son premier texte, paru en 1988. Et je l'ai choisi même si c'est un texte très étrange, très hermétique, parce que c'était un triptyque, donc en trois parties.

La première c'est tout une partie consacrée à Mathias Grünewald qui est le peintre du retable d'Issenheim. La deuxième, c'est Steller, donc le personnage qui a inspiré mon texte, et la dernière, c'est Sebald lui-même.

Et les trois textes sont en fait ce qui réunit ces trois personnes. C'est surtout que tous sont nés et ont grandi dans la région de l'Allemagne du Sud. C'est une région qui les réunit, mais c'est trois époques différentes. Et c'est surtout sous la forme d'un poème élémentaire, il appelle ça un poème élémentaire, mais c'est vraiment des vers libres qui composent des biographies en vers libres, qui sont très sensorielles. Et ces trois parties sont aussi réunies par une phrase complète. Chacune des parties est un morceau de phrase.

Moi, ça m'a beaucoup inspirée. Déjà le choc d'avoir découvert qu'on pouvait faire une biographie historique en vers libres. Donc la liberté que c'est, la radicalité que c'est de s'approprier une époque, une personne, avant d'être un personnage, à la troisième personne. Et sous la forme de vers libres, ça a déclenché chez moi une grande liberté pour ensuite écrire cette première partie que j'ai écrite dans *L'Extinction des vaches de mer*, autour de Steller. Et puis cette idée de phrase qui réunit les parties, c'est ce que j'ai fait aussi avec ce texte-là. Et puis de passer du il au je. C'était aussi un élément qui m'a beaucoup inspirée pour travailler ce texte et pour rassembler les textes qui semblent très éloignés et c'est aussi un texte qui fonctionne par analogie. Donc il y avait aussi cette inspiration-là.

Lauren Malka

Et ce livre donne l'exergue de votre livre.

Adèle Rosenfeld

Exactement.

Lauren Malka

D'après nature de W.G. Sebald, c'est sous-titré Poème élémentaire. Traduit de l'allemand par Sibylle Muller et Patrick Charbonneau, c'est aux éditions Actes Sud. Merci Adèle !
Louise ?

Louise Browaey

Grâce à vous deux, je viens de rajouter de livres à mon interminable liste de lecture qui me rapproche chaque jour un tout petit peu plus du bonheur !

Moi, j'étais très marquée par Deborah Levy. Tout à l'heure, je disais, il y a la bibliothèque de mes parents. Il y a beaucoup de livres qui sont, je trouve, parfois impressionnants. Est-ce que les écrivains sont des bons lecteurs ? C'est une grande question, mais en tous cas, il y a des livres qui ne nous donnent pas forcément envie d'écrire. Et Deborah Levy, ça a été vraiment une révélation dans son écriture en je. En particulier, cette trilogie autobiographique que j'ai lue, je pense, trois ou quatre fois entièrement, les trois petits volets.

Tu parlais de trois textes... Là ce sont trois volets séparés, mais qui vont ensemble. Je les ai à chaque fois offerts, donc à chaque fois je ne les ai plus. Mais ils m'ont énormément marquée.

Deborah Levy, c'est vraiment pour moi... Elle dit qu'elle essaye de suturer le présent et le passé au sein d'un même paragraphe et sans couture. Et ça, c'est vraiment ce que j'essaye de faire quand j'écris. Ça me rappelle un peu Virginia Woolf et *Mrs Dalloway*, ce côté un peu cubiste. C'est-à-dire on n'est pas dans la chronologie. Comment un roman peut ressembler à la vie en faisant des collages sans qu'on voie la colle. Et avec Deborah Levy, c'est ça. On est en train de prendre un café au lait avec sa grand-mère et tout à coup, on est cinq ans avant dans le centre-ville d'une ville d'Afrique du Sud, on ne sait pas comment. Mais elle a réussi. Et donc moi ça, ça me bouleverse.

Elle dit aussi qu'elle emploie un je qui est elle et qui n'est pas tout à fait elle. Et souvent moi aussi, je dis ça quand je parle de mes deux derniers livres qui sont autobiographiques, et j'ai prévu d'en faire trois, donc il y a quand même une influence assez nette. Et grâce à elle, je suis aussi revenue à des autrices françaises, parce qu'elle parle beaucoup de Colette, de Duras... C'est drôle, ça m'a rappelé même des maraîchers canadiens qui avaient sauvé un peu les savoir-faire français et qui ont ramené ça. Et je trouve ça très beau, ces couloirs ou ces labyrinthes que prennent les savoirs, les livres, et de me dire que c'était repassé par là, et que je me suis remise à lire Duras, Colette et d'autres autrices françaises grâce à elle. Ça me touche beaucoup.

Lauren Malka

Vous vouliez nous lire un extrait, je crois ?

Louise Browaey

Avec plaisir ! Alors là, j'ai *Le Coût de la vie*. C'est le livre jaune, comme on l'appelle. C'est le deuxième volet de sa trilogie autobiographique. Donc je vous lis juste le premier paragraphe, c'est chapitre 1 et ça s'appelle « Le bel argenté ». Moi, déjà, juste le titre du chapitre, je l'aime, il me fait sourire.

Louise Browaey (lit un extrait de *Le Coût de la vie*, de Deborah Levy)

Ainsi que nous l'a dit Orson Welles, une fin heureuse dépend du moment où l'on arrête l'histoire. Un soir de janvier, je mangeais du poisson et du riz à la noix de coco dans un bar de la Côte-Caribéenne, en Colombie. Un américain bronzé et tatoué était assis à la table voisine, il approchait de la cinquantaine, avait de gros bras musclés, des cheveux argentés relevés en chignon. Il parlait à une jeune Anglaise d'environ 19 ans qui était jusque-là seule en train de lire un livre, mais qui après un instant d'hésitation avait accepté

de se joindre à lui. Il a commencé par monopoliser la parole. Au bout d'un moment, elle l'a interrompu.

Lauren Malka

La trilogie autobiographique de Deborah Levy est disponible à la Bpi. *Ce que je ne veux pas savoir* paru en 2020, *Le Coût de la vie* en 2020 aussi, et *État des lieux* paru 2021, tous les trois aux éditions du Sous-sol, traduits de l'anglais par Céline Leroy.

Lauren Malka

Merci à toutes les trois. Je vous laisse filer à votre conférence commune qui a lieu dans quelques minutes.

Stéphanie Arc, Adèle Rosenfeld et Louise Browaeys

Merci beaucoup.

Lauren Malka (voix off sur générique de fin)

C'était Par Effractions, le podcast littéraire produit par la Bibliothèque publique d'Information, réalisé par Lauren Malka, épisode spécial enregistré pendant le festival Effractions qui s'est déroulé à la Gaîté Lyrique, en février 2026. Musique originale : David Federmann. Merci à Rebeka Warrior, James Noël, Louise Browaeys, Adèle Rosenfeld et Stéphanie Arc pour leur participation. Vous pouvez découvrir leurs romans en bibliothèque et en librairie.

Pour écouter les épisodes de notre saison 2 en cours, consacrés à Victor Pouchet et Agnès Desarthe, et ceux de notre saison 1, consacré à Ramsès Kefi, Séphora Pondy, Anthony Passeron, Cloé Korman, Alice Zeniter, Rim Battal, Raphaël Meltz, Mathieu Palain, Blandine Rinkel ou encore Juliet Drouar, rendez-vous sur le site de la Bpi, de son magazine *Balises* et sur toutes les plateformes de podcasts. Si vous aimez nos épisodes, merci de le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des cœurs et des étoiles.

À bientôt !